

II

Comment ne pas donner des fêtes dans ces palais si bien meublés. Le prélat d'ancien régime saura se mouvoir à l'aise dans ce luxe. Il a été formé avec grand soin aux usages de la société la plus raffinée. La première éducation des fils de famille était parfois négligée; « la seconde, dit Talleyrand, ne devait consister qu'à leur donner ce qu'on appelait *l'usage du monde*. Des avantages extérieurs prévenaient en leur faveur. » D'ordinaire les jeunes gens, pour s'initier aux habitudes de la bonne compagnie, n'avaient qu'à vivre à côté de leurs parents, au milieu d'un grand train de maison. L'abbé de Saint-Aignan, fils du duc de Beauvillier, a été élevé loin de son père et de sa mère « en parfait séminariste. Jamais, dit Saint-Simon¹, rien de si gauche, de si plat, de si béat. Je proposai au duc de Beauvillier de lui donner un maître à danser, pour lui apprendre au moins à faire la révérence et à entrer dans une chambre. » Je ne sais si le duc de Beauvillier suivit le conseil de Saint-Simon. Dans tous les cas, l'abbé de Saint-Aignan ne se dégourdit que trop dans la suite. Turgot, au dire de Morellet, passa « toute son enfance presque rebuté... par sa mère qui le trouvait maussade, parce qu'il ne faisait pas la révérence de bonne grâce et qu'il était sauvage et taciturne. » Quand arrivaient les visites, il se cachait sous un canapé ou derrière un paravent, d'où il fallait le tirer pour le produire. Turgot, qui quitta d'ailleurs l'état ecclésiastique, était une exception. Il ne semble pas que ses disciples de Sorbonne, les abbés du xviii^e siècle en général, aient apporté dans le monde ni gaucherie ni répugnance. La nature elle-même semblait s'être complue à donner à la plupart, comme à Bernis, à Mercy, futur évêque de Luçon, une figure agréable. Leurs historiens en font la remarque. Voltaire écrivait à Bernis : « Je me souviens toujours de vos grâces, de votre belle physionomie et de votre

1. SAINT-SIMON, *Mémoires*, VI, 407. — TALLEYRAND, *Mémoires*. — MORELLET, *Mémoires*, I, 11-13.

esprit. » Un jour que Louis XVI voyait entrer au palais La Galaizière, évêque de Saint-Dié, que sa taille rendait hors de pair, et d'Osmond, évêque de Comminges : « Messieurs, dit le roi, je me fais huissier pour vous annoncer l'arrivée du plus grand et celle du plus beau des évêques de France¹. » La première fois que Christophe de Beaumont officia pontificalement à Notre-Dame, il y eut une exclamation dans la foule des fidèles sur le bel archevêque. M^{me} de Sévigné aime à parler, dans sa correspondance, de l'abbé de Grignan, du « plus beau des abbés » qui allait être à Carcassonne « le plus beau des prélats ».

La mère de Talleyrand, Eléonore de Damas, était d'une beauté remarquable et ses deux fils avaient hérité d'elle les charmes du visage. Le jeune Maurice avait, en outre, un esprit vif et des facultés brillantes. Mais comme ces dons naturels furent cultivés, aiguisés par la fréquentation de la bonne compagnie ! Pour se former à l'art de bien dire, à toutes les finesses, à toutes les délicatesses de la conversation, il n'a pas besoin de sortir de sa famille. Quand on se décide enfin à s'occuper de lui, le voilà en Périgord chez sa grand'mère, M^{me} de Chalais, qui a « ce qu'on appelait encore l'esprit des Mortemart », et à laquelle « son langage, la noblesse de ses manières, le son de sa voix » donnent une séduction inexprimable. Et quel tableau Talleyrand nous trace, dans ses *Mémoires*, de ses rapports avec sa mère ! « Je choisissais, dit-il, pour aller chez elle les heures où elle était seule : c'était pour jouir davantage des grâces de son esprit. Personne ne m'a jamais paru avoir dans la conversation un charme comparable au sien. Elle n'avait aucune prétention. Elle ne parlait que par nuances ; jamais elle n'a dit un bon mot : c'était quelque chose de trop exprimé. Les bons mots se retiennent, et elle ne voulait que plaire et perdre ce qu'elle disait. Une richesse d'expressions faciles, nouvelles et toujours délicates, fournissait aux besoins variés de son esprit. Il m'est resté d'elle un grand éloignement

1. GUILLAUME, *Vie épiscopale de Mgr d'Osmond*, p. 6. — REGNAULT, I, 117.

pour les personnes qui, afin de parler avec plus d'exactitude, n'emploient que des termes techniques. Je ne crois ni à l'esprit ni à la science des gens qui ne connaissent pas les équivalents et qui définissent toujours : c'est à leur mémoire seule qu'ils doivent ce qu'ils savent, et alors ils savent mal. »

Le jeune Charles de La Tour d'Auvergne-Lauraguais fut, comme Talleyrand, peu aimé de ses parents, qui lui préféraient l'aîné. Son oncle, l'abbé de Saint-Paulet, official de Castres, se chargea de son éducation. Il s'attacha surtout à lui apprendre, outre la religion, les usages de la bonne compagnie et l'urbanité la plus raffinée. Le soir, quand l'enfant était couché, l'oncle venait près de son lit lui faire une lecture sur les règles de la politesse. Tantôt, nous dit son historien, il se promenait dans l'appartement en répétant à haute voix les compliments d'usage parmi les personnes de qualité ; tantôt il lui faisait remarquer les bévues et les gaucheries de tel personnage de sa connaissance, pour mettre son élève en garde contre le ridicule ; tantôt il lui disait la façon de se présenter dans un salon, quelle place il devait prendre, comment entretenir une conversation. Le jeune disciple finissait par s'endormir, content que son maître ne le fit point lever pour l'exercer à la révérence. On recommandait le lendemain. Heureusement que l'abbé de Saint-Paulet menait de front, avec les leçons de politesse, la préparation à la première communion. La Révolution trouva Charles de Lauraguais au séminaire de Saint-Sulpice. Il sera, après la tourmente, sur le siège d'Arras, excellent évêque et gentilhomme accompli¹.

Avec une telle formation les prélats avaient l'usage du monde, du plus grand monde. Ils n'étaient jamais embarrassés pour représenter.

La représentation paraissait aux évêques d'ancien régime une convenance de leur situation spirituelle et temporelle. L'habitude, l'opinion, leur imposaient un grand état de maison. Ils avaient table ouverte. Un personnage

1. DERAMECOURT, *Le clergé du diocèse d'Arras, Boulogne et Saint-Omer pendant la Révolution*, t. IV, p. 309, 310.

ne pouvait traverser la province, la ville épiscopale, sans paraître, sans recevoir l'hospitalité à l'évêché. Les princes de la famille royale, le roi lui-même, en voyage, n'auraient jamais songé à descendre ailleurs. C'était à ce point leur droit et leur habitude que dans la plupart des palais épiscopaux, il y avait ce qu'on appelait la chambre du roi, la chambre de la reine, la chambre des princes. Il est peu de ces demeures qui, dans le cours des temps, n'aient eu à abriter quelque voyageur auguste touchant de plus ou moins près à la maison de France.

Dans ces circonstances, les prélats, même de naissance modeste, savent se montrer à la hauteur de leur situation. En 1701, le plébéien Fléchier héberge dans son palais les ducs de Bourgogne et de Berri, à leur retour d'Espagne où ils étaient allés accompagner leur frère, le duc d'Anjou. C'est lui qui fait aux princes les honneurs de la ville, et qui leur donne tous les renseignements historiques, quoique M. de Basville soit présent. La même année, Fléchier peut écrire à son ami Menard : « J'ai eu l'honneur de voir la reine d'Espagne et de la loger dans ma maison. » L'année suivante, c'est le roi d'Espagne lui-même qui arrive à Nîmes et descend à l'évêché. En toutes ces occurrences, les historiens de Fléchier rapportent qu'il déploya une munificence qui fit l'admiration universelle. On verra des prélats défrayer au besoin toute une cour. En 1615, une vraie foule s'abattit sur Bayonne, à l'occasion du mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche. L'évêque de Bayonne suffit à tout. L'abbé de Saint-Cyran, du Vergier de Hauranne, qui devait se rendre si célèbre dans les annales du jansénisme, écrit à Richelieu, alors son ami : « M. de Bayonne fait ici une chère extraordinaire à ses amis, et quoique le pays soit disetteux en toutes choses, il le fait paraître riche¹. »

Ce que l'évêque de Bayonne fait pour toute une cour, Fénelon le fait pour toute une armée. En dehors de ces circonstances extraordinaires, il y avait toujours grand train

1. Abbé DELACROIX, *Histoire de Fléchier*, in-12, t. II, p. 152-154. Voy. (PÉCHEUR, *op. cit.*, VII, 79-84) comment Louis XV enfant fut reçu à l'évêché de Soissons, au retour de son sacre à Reims. — Abbé LACROIX, *Richelieu à Luçon*, p. 179.

de maison chez un évêque. L'abbé Ledieu, ancien secrétaire de Bossuet, eut l'occasion de le constater à Cambrai, dans une visite faite à Fénelon, au commencement du XVIII^e siècle. « La table, dit Ledieu, fut servie magnifiquement, délicatement; plusieurs potages, de bon bœuf et de bon mouton, des entrées et des ragoûts de toutes sortes, un grand rôti, des perdreaux et autres gibiers en quantité et de toutes façons, un magnifique fruit, des pêches et des raisins exquis quoique en Flandre, des poires des meilleures espèces et toutes sortes de compotes, de bon vin rouge, point de bière, le linge propre, le pain très bon, une grande quantité de vaisselle d'argent, bien pesante et à la mode. Les domestiques portant la livrée étaient en très grand nombre, servaient bien et proprement, avec diligence et sans bruit. Je n'ai pas vu de page; c'était un laquais qui servait le prélat, ou quelquefois l'officier lui-même. Le maître d'hôtel me parut homme de bonne mine, entendu et autorisé dans la maison. » Tous ces mets ne tentaient guère Fénelon, qui « mangea très peu et seulement des nourritures douces et de peu de suc; le soir, par exemple, quelques cuillerées d'œufs au lait; il ne but aussi que deux ou trois coups d'un petit vin blanc, faible en couleur et par conséquent sans force... Aussi, dit Ledieu, est-il d'une maigreur extrême... avec le visage d'un saint Charles. » Évidemment c'était par situation et pour faire honneur à ses convives, que Fénelon tenait ainsi table somptueuse. « M. l'archevêque, dit Ledieu, prit la peine de me servir de sa main de tout ce qu'il y avait de plus délicat sur sa table; je le remerciais chaque fois en grand respect, le chapeau à la main, et chaque fois aussi il ne manqua jamais de m'ôter son chapeau, et il me fit l'honneur de boire à ma santé. » Partout, même chez les plus saints évêques, nous trouverions une existence en rapport avec leur situation spirituelle et temporelle. Quand Belsunce, évêque de Marseille, se rendait à Paris, il emmenait toute sa maison épiscopale. Il avait alors le carrosse à quatre chevaux, suivant l'usage du temps, trois chaises roulantes, deux litières et un cheval de selle. Parfois, pour épargner ses chevaux, il les envoyait directement à Paris, et se

servait alors de chevaux de poste. Ses historiens nous ont décrit les élégances de sa chaise à porteur. Elle était dorée, depuis l'impériale jusqu'en bas. Au milieu, les armes de l'évêque; les armes des Lauzun, des la Force, des Biron, des de Lure, familles alliées à celle de Belsunce, formaient les différentes pièces de l'écu. Des peintures mythologiques figuraient les vertus du prélat. Il est probable que cette chaise un peu mondaine lui avait été offerte par son oncle, le fameux Lauzun. Belsunce avait des goûts de magnificence. Austère pour lui-même, se contentant de soutanes de laine ou de damas avec bordure de soie, il croyait de sa dignité et de son rang d'être large et grand pour les autres. Trois ecclésiastiques, un écuyer, un intendant, une dizaine de laquais ou domestiques bien payés, sans compter les gens occupés à l'intérieur, composaient son service. Il recevait avec splendeur dans son palais épiscopal ou dans son château d'Aubagne, dont il était seigneur haut-justicier, les étrangers de distinction qui passaient à Marseille. Il avait pour eux une vaisselle d'argent marquée à ses armes, et la chronique rapporte que son chef de cuisine était toujours à la hauteur des circonstances¹. Mgr de Boisgelin emmenait à Paris ses chevaux, comme M. de Belsunce. Il en usait et les prêtait. Nous lisons dans ses lettres : « Vous voulez donc que j'aie à quatre chevaux, je n'y manquerai pas... Je rentrerai chez moi pour y prendre des chevaux... J'ai vu M..., je lui prête mes chevaux lundi pour aller à Versailles². » Le premier prélat qui occupa le siège de Nancy, M. de la Tour du Pin, alliait à ses vertus un train de grand seigneur qui fit contraste avec les habitudes, jusqu'alors plus simples, des évêques de Toul. Certains évêques plus ou moins jansénistes, comme M. de Montazet, archevêque de Lyon, avaient des goûts fastueux.

L'un des plus modestes prélats de l'époque, M. de Juigné, archevêque de Paris, était lui-même condamné à un certain train. Il se rendait au parlement avec la voiture de M. de Vintimille, qu'on appelait la voiture de gala, et

1. BÉRENGIER, *Histoire de Mgr Belsunce*, 2 vol. in-8, t. I, p. 99-122.

2. Lettres inédites de M. de Boisgelin.

qui datait d'un siècle. Comme elle contenait tout son monde, c'est-à-dire ses deux aumôniers, un porte-croix, deux écuyers, et au dehors deux pages, trois domestiques et le cocher, les deux chevaux allaient au pas d'ambassadeur¹. On ne pouvait interdire à un archevêque de Paris, pair de France, duc de Saint-Cloud, d'entretenir un équipage, alors que Boileau, Racine, avaient le leur au XVIII^e siècle, et que M^{me} de Sévigné, magnifiquement logée à l'hôtel Carnavalet, mettait quatre chevaux à sa voiture pour aller en Bretagne. C'était une convenance de situation. Les évêques, comme les autres, étaient tenus de représenter, de se mêler à la société. Il n'est pas jusqu'aux hommes d'étude, tels que M. de La Luzerne, qui ne fissent une part au monde. L'évêque de Langres ouvrait ses salons deux fois par semaine. Bien qu'il ne fût pas musicien et qu'il chantât mal, il y faisait faire de la musique et ne prohibait pas les tables de jeu.

III

Ce grand train de maison n'était pas incompatible avec les goûts simples. La sobriété de l'archevêque d'Aix, M. de Boisgelin, rappelait celle de Fénelon. Il n'était pas plus tenté que l'archevêque de Cambrai par l'attrait d'une table splendide qu'il croyait devoir à son rang. Comme un de ses amis s'étonnait qu'il pût soutenir ses forces en mangeant si peu : « Je vis, répondit Boisgelin, de ce que je ne mange pas. » L'évêque de Blois, M. de Thémynes, était « magnifique dès qu'il fallait traiter ; il recevait les maréchaux de France, les princes..., et le maréchal de Noailles n'allait point à son gouvernement

1. Son prédécesseur, Christophe de Beaumont, avait le même personnel. Son cœur ayant été légué à l'église de Saint-Cyprien du Périgord, on mit cette inscription : « Ici est le cœur de l'illustrissime et Révérendissime Père en Dieu, Mgr Christophe de Beaumont, comte de Lyon, archevêque de Paris, duc de Saint-Cloud, pair de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, proviseur de Sorbonne, etc. » REGNAULT, II, 425 — Les deux derniers archevêques de Paris au XVIII^e siècle, avaient donné une preuve de leurs goûts modestes en ayant, à leur palais épiscopal, un mobilier relativement pauvre. Le mobilier de notre siècle datait de 1802 et venait de Napoléon.

de Bordeaux sans passer quatre jours chez lui... Mais dès qu'il était seul, le vaste palais épiscopal n'était éclairé que par une chandelle. Le suisse vous conduisait jusqu'à l'évêque et celui-ci vous reconduisait jusque chez le suisse. Combien de fois, dit un visiteur¹, suis-je resté à causer avec lui le soir des deux heures, sans m'en douter, entraîné par le charme de son esprit et de sa conversation ? »

Voilà un évêque qui illumine son palais pour le maréchal de Noailles, et se contente d'allumer une chandelle quand il est seul. La représentation ainsi comprise ne pouvait que rehausser la dignité épiscopale. Mais elle ne sut pas toujours garder la mesure. Combien de prélats la dépassent dans leur faste. A Montauban, M. de Breteuil a une table somptueuse, des équipages magnifiques, des chevaux et des valets à l'avenant. Un gentilhomme, l'abbé de La Loge, est chargé de faire les honneurs de son salon. A Bayeux, M. de Cheylus a puisé dans son séjour à la cour l'amour du luxe et l'élégance raffinée des manières. Les hôtes qui lui arrivent du camp de Vaussieux, sont reçus avec une munificence royale. Le jeu figure parmi les distractions, et parfois parmi les émotions qu'on se donne au palais épiscopal ; mais la délicatesse du prélat trouve toujours moyen de ne rien laisser perdre à ceux que le sort n'a point favorisés. Son testament porte le nom de dix-sept domestiques ayant des attributions distinctes, et entre lesquels il partage 90.000 francs prélevés sur sa fortune².

L'évêque de Châlons, M. de Clermont-Tonnerre, n'est pas moins magnifique. Il passe l'été à Sarry, maison de campagne de l'évêché, et n'a qu'un pied-à-terre à la ville, sur l'emplacement même de la maison habitée aujourd'hui par l'archiprêtre. Tous les dimanches et jours de fête, il se fait porter à la cathédrale par une voiture attelée de quatre chevaux blancs. Un piqueur se tient à chaque portière. Au-devant marche un de ses officiers à cheval, portant l'épée nue pour montrer que l'évêque-comte de

1. DUFORT, comte de Cheverny, *op. cit.* I, 430, II, 53.

2. LAFFETAY, *Histoire du diocèse de Bayeux*, 1876, t. II, p. 199, 200.

Châlons a droit de vie et de mort. Il est reçu à l'entrée de la ville. M. de Clermont-Tonnerre, qui avait rebâti presque entièrement le château de Sarry, se disposait à en faire combler les fossés quand éclata la Révolution¹. Les événements n'enlevèrent pas à M. de Clermont-Tonnerre l'amour de la représentation. Les anciens se souvenaient encore, il y a quelques années, de l'avoir vu, cardinal-archevêque de Toulouse, faire sa visite pastorale en équipage à quatre chevaux. Le cardinal de Montmorency, évêque de Metz, réside au château de Frescaty, situé à quelques kilomètres et dont M. de Coislin a fait une superbe demeure. Montmorency vit en grand seigneur. Il aime à s'y entourer de la meilleure noblesse d'épée et de robe, qu'il reçoit splendidement. Aux principales fêtes, il officie pontificalement à la cathédrale, où il arrive à la minute, en un carrosse conduit au grand trot et attelé de six chevaux². L'avant-dernier archevêque de Rouen, dans l'ancien régime, le cardinal de Saulx-Tavannes exerçait une hospitalité magnifique au château de Gaillon, maison de campagne embellie par ses prédécesseurs, qu'il avait lui-même entourée de grandes plantations et augmentée d'une écurie qui logeait cinquante chevaux.

Phelypeaux, nommé à Bourges à l'âge de trente ans, par la protection de Maurepas, son cousin, a monté sa maison comme les maréchaux de France, les ambassadeurs, les ducs et pairs. Autour de lui s'agite un nombreux personnel de domestiques, de maîtres d'hôtel, d'intendants, sans compter le caudataire, homme d'importance et richement harnaché³. Au sujet du caudataire, Bachaumont s'amuse à raconter une anecdote sur le cardinal de Luynes, qui mourut, en 1788, archevêque de

1. Renseignements communiqués par M. l'archiprêtre de Châlons. BARBAT, *op. cit.*, donne d'autres détails et trois plans du château de Sarry. Châlons était une des très rares villes dépourvues de palais épiscopal, celui bâti, en 1469, par Geoffroy Soreau s'étant effondré en 1709, et celui entrepris à cette époque par Gaston de Noailles n'ayant pas été achevé.

2. Cf. PINGAUD, *Les Saulx-Tavannes*, 1875. — Pour Metz les renseignements nous ont été communiqués par M. l'abbé Villemier, vicaire général.

3. Cf. baron de CLAMECY, *Notice sur l'ancien clergé du diocèse de Bourges*, 1841, in-8, p. 14-17.

Sens. Un jour, un M. Constans le plaisantait, chez la duchesse de Chevreuse, sur ce qu'il faisait porter sa queue par un chevalier de Saint-Louis. — Mais, répondit Luynes, auparavant c'était un de vos parents qui remplissait cette fonction. — Ah! répliqua l'interlocuteur, il y a longtemps qu'il se trouve dans ma famille de pauvres hères dans le cas de tirer le diable par la queue¹.

Point n'est besoin d'avoir comme caudataire un chevalier de Saint-Louis, pour mener grand train de maison. Ainsi fait l'évêque de Soissons, M. de Bourdeilles. Il aime la vie de château, va souvent à Compiègne et se rend aux réunions que la comtesse de Dillon, nièce de l'archevêque de Narbonne, tient à Haute-Fontaine. En 1766, M. de Bourdeilles veut revoir la résidence de Saveille que sa mère a toujours habitée. Son équipage est superbe. Le carrosse tout doré est traîné par quatre chevaux, et flanqué de quatre grands laquais galonnés sur toutes les coutures. A une lieue de Saveille, il aperçoit une vieille femme s'y rendant péniblement. Ayant appris que c'est sa nourrice, il la fait monter près de lui, se détourne de sa route et la conduit à sa petite maison du village. Descendu le premier pour lui donner la main, il la bénit ainsi que tous les villageois, qui sont charmés de voir tant de condescendance dans un si grand seigneur. Avant de la quitter, le prélat laisse à la vieille Perrigaud des marques de sa générosité, qui firent entrer l'aisance dans cette famille.

Au xvii^e siècle, l'évêque de Mende allait aux Etats de la province avec son aumônier, ses deux valets de chambre, son maître d'hôtel, ses chefs de cuisine et d'office, leurs garçons, ses quatre laquais, son suisse et ses porteurs. On sait que la tenue des Etats était dans les provinces l'occasion des fêtes les plus brillantes et souvent les plus ruineuses. A Montpellier, à la veille de la Révolution, trois personnages rivalisaient de faste pour la réunion dans cette ville des Etats du Languedoc. C'étaient Dillon, archevêque de Narbonne, président-né des Etats;

1. *Mémoires de BACHAUMONT*, 15 avril 1768.